

LE BAISER,
OU
LA BONNE FÉE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN VERS,
MÊLÉE DE MUSIQUE;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le lundi 26 Novemb. 1781.*

LE BAISER
OU
LA BONNETTE
COMEDIE

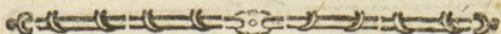
EN TROIS ACTES ET EN VERS,
MISE EN MUSIQUE;

Représenté pour la première fois par
les Comédiens Français ordinaires
du Roi, le Jeudi 25 Novembre 1761.

— — — — —
A V O U S.

J'AI chanté LE BAISER : ce sujet est
bien doux,

Souffrez que je vous le dédie ;
Tout ce qu'Alamir dit à sa chère Zélie,
Je ne l'ai pensé que pour vous.
Si votre cœur de cet hommage
Veut me payer par des bienfaits,
Le titre seul de mon ouvrage
Vous dira le prix que j'y mets.



PERSONNAGES.

AZURINE, mère d'Alamir.

ALAMIR, amant de Zélie.

ZÉLIE, princesse élevée par Azurine.

PHANOR, magicien.

BIRÈNE, fée.

UN ESCLAVE d'Azurine.

Suite d'Azurine, prêtresses, soldats
de Phanor, esclaves.

*La scène est, aux deux premiers actes,
dans le palais d'Azurine ; au troi-
sième, dans les états de Phanor.*

«—————❁—————»
LE BAISER,
O U
LA BONNE FÉE;
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALAMIR, ZÉLIE.

A I R.

A L A M I R.

JE t'en conjure, ma Zélie,
Ne me cache plus ta douleur.
Hélas ! dans mon ame attendrie
Craindrois-tu d'épancher ton cœur ?
Sois bien sûre, ma tendre amie,
Que l'amour saura te calmer ;

F 6

Et que les peines de la vie
Font mieux sentir le bonheur de
s'aimer.

Pourquoi me dérober tes larmes?
Je dois tout partager, jusqu'au moin-
dre soupir.

Ne suis-je plus cet Alamir
A qui tu confiois tes plaisirs, tes
alarmes?

Tu ne m'aimes donc plus? | T O A

Z E L I E.

Ah! je n'aime que toi;
Mais je crains...

A L A M I R.

Que crains-tu?

Z E L I E.

Mon ami, laisse-moi,
C'est peut-être en vain que je tremble
A quoi bon te donner des chagrins su-
perflus?

A L A M I R.

Et comptez-vous pour rien de s'affliger
ensemble?

Z E L I E.

Eh bien ! je ne résiste plus...
 J'avois pourtant promis de garder le si-
 lence ;

Mais il faut toujours t'obéir :

Avec toi l'on ne peut tenir

Que les sermens d'amour et de cons-
 tance.

Tu sais que depuis notre enfance,

Destinés à nous voir époux,

Nos premiers sentimens, nos plaisirs les
 plus doux

Furent l'amour et l'espérance.

A L A M I R.

Qui pourroit troubler les beaux jours

Que notre heureux sort nous destine ?

Nous dépendons de ma mère Azurine ;

Elle a vu naître nos amours ,

Elle veut nous unir.

Z E L I E.

Oui, sa bonté touchante

Ne s'occupe de rien que de notre bon-
 heur.

98 L E B A I S E R ,

Mais tu connois ce cruel enchanteur
Dont le nom seul inspire l'épouvante,
Phanor ?

A L A M I R .

Eh bien ?

Z E L I E .

Il demande ma main.

Ta mère, de frayeur saisie ,
A voulu lui répondre en vain
Qu'à toi l'amour m'avoit unie.
Hélas ! rien n'a pu le fléchir.

N'importe, a-t-il repris, Zélie est ho-
norée

De ma recherche ; elle doit obéir :
Dans deux jours je viendrai finir cet hy-
ménée.

Il est parti.

A L A M I R .

Demain sera donc la journée
Où je n'aurai plus qu'à mourir.

Z E L I E .

Calme-toi, mon ami, notre mère est
allée

C O M É D I E. 99

Consulter sur notre destin
Cette vieille et savante fée
Dont l'oracle est toujours certain.
Attendons son retour ; cet oracle in-
faillible

Rassurera ton ame trop sensible.

D U O.

A L A M I R.

Je n'en croirai que ton cœur,
Sur le destin de ma vie.

Z E L I E.

Ne doute pas de mon cœur,
Il est à toi pour la vie.

A L A M I R.

Est-il à moi ?

Z E L I E.

Il est à toi,
Il est à toi pour la vie.

A L A M I R.

T'adorer fait mon bonheur.

Z E L I E.

Te plaire, ma seule envie.

100 L E B A I S E R ,

A L A M I R .

Phanor ne peut rien contre moi,
Si tu penses toujours de même.

Z E L I E .

Toujours t'aimer , voilà ma loi ,
Mon plaisir et mon bien suprême.

A L A M I R .

Phanor ne peut rien contre moi.

Z E L I E .

Je t'aimerai toute ma vie :
Mais , hélas ! . . .

A L A M I R .

Quelle est ta frayeur ?

Z E L I E .

Je crains le pouvoir du génie.

A L A M I R .

Je n'en croirai que ton cœur ,
Sur le destin de ma vie.



SCÈNE II.

ZELIE, ALAMIR, AZURINE,
suite d'Azurine.

ZELIE.

C'EST vous, ma mère ! ah ! nous brû-
lons d'apprendre
Quel est le sort qui nous attend.
Pardonnez ; il sait tout, je n'ai pu m'en
défendre.

AZURINE.

Je me doutois, ma chère enfant,
Que vous ne seriez pas discrète.
Mais rassurez-vous cependant,
Votre félicité parfaite
Ne dépend plus que d'un serment
Que vous ferez à votre mère.

ALAMIR.

Un serment ! Quel est-il ?

ZELIE.

Hélas ! il me sembloit

Que mon cœur avoit déjà fait
Tous les sermens que l'on peut faire ;

A Z U R I N E .

J'ai traversé la paisible forêt
Qu'habite la sage Birène ;

Je m'attendois à voir dans un antre
secret

Une effrayante magicienne ,

Au front pâle et sévère , aux yeux étin-
celans ,

Et dont le cœur endurci par le tems
Seroit peu touché de ma peine .

Que je connoissois mal celle que je cher-
chois !

Birène , en me voyant , auprès de moi
s'empresse ,

Me promet son appui , ses conseils , ses
bienfaits ,

M'exhorte à soulager la douleur qui me
presse :

Je vois bientôt que rien ne doit m'inti-
mider ,

Et que de la triste vieillesse

Birène n'a voulu garder

Que la douceur et la sagesse .

A L A M I R.

Eh bien ?

A Z U R I N E.

Je lui dis nos malheurs ;
Je lui peins vos amours , mes chagrins ,
ma tendresse.

Mon seul récit la touche , l'intéresse ;
En m'écoutant , ses yeux se mouillent de
ses pleurs.

» Tremblez , m'a-t-elle dit , je connois
la puissance.

» De ce cruel Phanor qui cause vos
douleurs ,

» L'ingrat tient de moi sa science.

» Peut-être pourrons-nous prévenir ses
desseins :

» Calmez-vous , je vais lire au livre des
destins ”.

A I R.

Alors sa voix par les ans affoiblie
M'explique le sombre avenir ;
De pleurs sa vue est obscurcie ,
Votre destin la fait frémir.

Elle gémit ; elle s'écrie :

- » Que je te plains, jeune Alamir !
- » Un seul moment peut te ravir
- » Celle qui règne sur ton ame.
- » Allez, hâtez-vous de l'unir,
- » A l'aimable objet qui l'enflamme.
- » Mais qu'Alamir redoute son bonheur :
- » Un seul baiser pris à Zélie
- » Peut changer en jour de douleur
- » Le jour le plus beau de sa vie ».

A L A M I R E T Z E L I E.

Un seul baiser ?

A Z U R I N E.

Un seul baiser pris à Zélie
 Peut changer en jour de douleur
 Le jour le plus beau de sa vie.

A L A M I R.

Quoi ! le jour de notre hyménée,
 Un baiser nous perdrait tous deux ;

A Z U R I N E,

Hélas ! l'oracle est rigoureux.
 Je sais qu'un jour est une année
 Quand le soir on doit être heureux,

COMÉDIE. 105

A L A M I R.

Mais vous savez aussi, ma mère,
Que le sens d'un oracle est souvent un
mystère ;

On ne l'entend jamais bien clairement.

A Z U R I N E.

Le vôtre est clair, mon fils ; il dit ex-
pressément

Que le jour de votre hyménée,
Un baiser pris à l'objet de vos vœux
Avant la fin de la journée
Feroit le malheur de tous deux.

Z E L I E.

Ne dit-il pas aussi, ma mère,
Qu'avant tout il faut nous unir ?

A Z U R I N E.

Oui, votre hymen est nécessaire.
Mais puis-je compter qu'Alamir
Observera la loi sévère
Que le destin...

A L A M I R.

Recevez-en ma foi.

Z E L I E.

D'ailleurs, maman, comptez sur moi ?
Je vous répond de tout.

A L A M I R.

Rien ne sera pénible,
Puisqu'il s'agit de mériter sa main :
Mais, ma mère, Phanor doit revenir
demain ;
S'il revenoit ce soir, il seroit impossible
De nous unir.

A Z U R I N E.

Je le voudrois en vain.

Que nous conseilles-tu, Zélie ?

Z E L I E.

Moi, je m'en fie à vous ; vous saurez
tout prévoir :

Je crois pourtant que le génie
Pourroit bien arriver ce soir.

A Z U R I N E.

Allons, mes enfans, je suis prête
A conclure un hymen objet de vos
souhairs.

Mais il nous faut du moins quelques
apprêts,

Des fêtes...

A L A M I R.

Non, ma mère, il ne faut point de fête ;
Quand on est au jour du bonheur,
Un mot suffit à notre cœur.

N'attendez pas les flambeaux d'hyménée ,

Pour nous unir tous deux d'un lien
éternel.

Ah ! pour tenir la foi que l'amour a
donnée ,

On n'a pas besoin d'un autel.

A Z U R I N E.

Non, mon fils ; c'est aux yeux de ma
cour réunie ,

Que vous vous promettez un amour
immortel :

Le jour le plus beau de la vie

Doit être le plus solennel.

(à sa suite.)

Préparez leur hymen ; que ma cour
rassemblée

Soit dans ces lieux témoins de leurs
sermens.

108 LE BAISER ,

Et puissent-ils jouir dans ces heureux
montens

D'une félicité qui ne soit point troublée!

Z E L I E.

Ah! pour la mieux sentir, nos ames
sont d'accord.

ALAMIR, *à sa mère très-vivement.*

Vous qui me connoissez, jugez de mon
transport.

Heureux par vous, heureux par elle,
Toujours aimé, toujours fidèle,
Vous cherir, l'adorer et vivre pour
vous deux,

Voilà mon sort, voilà mes vœux.

A l'amour comme à la tendresse

Je saurai donner tout mon cœur;

Entre vous deux j'ignorerai sans
cesse,

Qui fait le plus pour mon bonheur,
De ma mère ou de ma maîtresse.



SCÈNE

SCÈNE III.

AZURINE, ZÉLIE, ALAMIR,
toute la cour d'Azurine.

De jeunes prêtresses ont dressé un autel, et l'ont paré de guirlandes; la statue de l'Amour est sur cet autel, les prêtresses lui offrent des fleurs.

A Z U R I N E.

VOICI l'autel, mes chers enfans;
Préparez-vous, je vais recevoir vos sermens.

(Azurine se met auprès de l'autel, Alamir et Zélie sont aux deux côtés; les prêtresses commencent l'hymne à l'Amour.)

F I N A L E.

H Y M N E A L' A M O U R.

Dieu de la tendresse,
Daigne protéger deux cœurs
Tome II. G

110 LE B A I S E R ,

Qui de toi seul s'occuperont sans cesse,

Tes faveurs

Sont les biens de la jeunesse,

Tes ardeurs

Font sa plus belle richesse ;

Et tes erreurs

Consolent encor la vieillesse.

ALAMIR, *la main sur l'autel.*

Je jure au dieu d'amour

Qui m'enflamme pour elle

De l'aimer autant qu'elle est belle,

Del'adorer jusqu'à mon dernier jour.

ZELIE, *la main sur l'autel.*

Je jure au dieu puissant, dont mon cœur

suit les loix,

De brûler pour toi seul de l'ardeur la

plus pure.

Hélas! quand je t'ai vu pour la première
fois,

Mon cœur promet tout ce qu'il jure.

A Z U R I N E.

Je vous unis, soyez heureux :

Que la chaîne qui vous engage

COMÉDIE. III

Vous rende encore plus amoureux,
Sans l'amour, c'est un esclavage;
Avec l'amour, c'est le bonheur des
dieux,

TOUT LE MONDE.

Que l'hymen qui vous engage,
De vos cœurs redouble les feux :
Sans l'amour, ces doux nœuds
Seroient un esclavage ;
Avec l'amour, c'est le bonheur des
dieux.

A ZURINE.

Dans l'âge heureux de la jeunesse,
L'on ne vit que pour les amours ;
Mais songez que votre tendresse
Doit embellir mes derniers jours.

TOUT LE MONDE.

Que l'hymen qui vous engage,
De vos cœurs redouble les feux :
Sans l'amour, ces doux nœuds
Seroient un esclavage ;
Avec l'amour, c'est le bonheur des
dieux.

112 LE BAISER,

A L A M I R.

Ah ! ce bonheur est votre ouvrage !
Nous le sentons plus vivement,
Et rien ne peut...

S C È N E I V.

AZURINE, ZÉLIE, ALAMIR,
toute la cour d'Azurine, un esclave.

L' E S C L A V E.

PHANOR arrive en ce moment.
(*Il sort*)

S C E N E V.

ALAMIR, ZÉLIE, AZURINE,
suite d'Azurine.

A Z U R I N E.

O ciel ! ô ciel ! que faut-il faire
Pour sauver ces tendres amans ?

ALAMIR ET ZELIE.

Nous n'espérons qu'en vous, ma mère;
N'abandonnez pas vos enfans.

AZURINE.

Songez, songez à vos sermens,
Et nous braverons sa colère.

(à sa suite.)

Et vous, éloignez de ces lieux

Cet appareil trop suspect à ses yeux.

(L'on fait disparaître l'autel.)

Votre destin tient à votre prudence;
Dissimulez, je l'entends qui s'avance.

*(L'on entend le bruit de la marche de
Phanor; il paroît bientôt suivi de
soldats, d'esclaves noirs, blancs, de
toutes les nations, Phanor est super-
bement habillé, et doit avoir la taille
et l'air farouche d'un magicien con-
quérant.)*



S C E N E V I .

AZURINE , ALAMIR , ZÉLIE ,
 PHANOR, *suite d'Azurine, soldats
 et esclaves de Phanor.*

P H A N O R .

V O I C I le jour, belle Zélie,
 Où l'amour va me rendre heureux ;
 A votre sort je viens unir ma vie,
 Et vous offrir mon empire et mes vœux,
 Soyez ma seule souveraine,
 Je mets à vos pieds ma grandeur ;
 Songez qu'en régnañt sur mon cœur,
 Du monde entier vous êtes reine,
 Daignez-vous répondre à mes vœux ?

Z É L I E .

Seigneur, . .

A L A M I R .

O ciel ! qu'allez-vous dire ?

Z É L I E .

Ma mère sait si je désire
 De partager votre sort glorieux.

A L A M I R, *bas à Zélie.*

Eh quoi ! vous trahissez mes feux !

Z É L I E, *bas à Alamir.*

Pour toi seul je crains sa colère.

P H A N O R.

Guerriers et peuples de la terre,

Soumis à mes commandemens,

Célébrez dans vos chants,

Le nom de celle qui m'est chère.

A L A M I R, *à Zélie.*

Vous gardez ainsi vos sermens !

A Z U R I N E, *à Alamir.*

Mon cher fils, retiens ta colère.

LES ESCLAVES DE PHANOR.

Célébrons dans nos chants

Cet hymen et ce jour prospère ;

Le vainqueur de la terre

Est le plus heureux des amans.

S U I T E D'AZURINE, *à demi-voix.*

Protégez ces enfans,

Dieu de l'amour et du mystère ;

Joignez-vous à leur mère

Pour sauver ces tendres amans.

116 LE BAISSER,

PHANOR, à Zélie.

Règnez sur un peuple fidèle :
Et si le sort comble mes vœux,
Votre empire doit être heureux
Autant que l'amour vous fit belle.

LES ESCLAVES DE PHANOR.

Célébrons dans nos chants.
Cet hymen et ce jour prospère ;
Le vainqueur de la terre
Est le plus heureux des amans.

PHANOR, à Azurine.

Venez fixer les doux instans
Qui vont m'unir à celle qui m'est
chère.

ALAMIR ET ZÉLIE.

Nous n'espérons qu'en vous, ma
mère,
N'abandonnez pas vos enfans.

AZURINE, à part.

Hélas ! hélas ! que faut-il faire,
Pour sauver ces tendres amans ?

(Ils sortent tous.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

A I R.

A L A M I R, *seul.*

NON, je ne puis contenir ma fureur.
 Ingrate, perfide Zélie,
 Phanor à mes yeux vous supplie
 D'écouter ses vœux, son ardeur,
 Sans que votre courroux éclate!
 Perfide, ingrate,
 Vous souffrez que Phanor se flatte
 De pouvoir toucher votre cœur!
 Non, je ne puis contenir ma fureur.



SCÈNE I.

ALAMIR, ZÉLIE.

D U O.

A L A M I R.

EH bien, Zélie,
C'est ainsi que je suis aimé?

Z É L I E.

Qu'a fait Zélie?

Et de quoi te vois-je alarmé?

A L A M I R.

Vous écoutiez le génie,
Vous ne pensiez plus à moi.

Z É L I E.

Un coup-d'œil m'auroit trahie ;
Je ne tremblois que pour toi.

A L A M I R.

Ah ! votre prudence est extrême.

Z É L I E.

Je ne tremblois que pour toi.

COMÉDIE. 119

A L A M I R.

On n'est pas prudent quand on aime,
Et l'on s'expose sans effroi.

Z E L I E.

Mais en exposant ce qu'on aime,
On expose bien plus que soi.

A L A M I R.

Non, non, Zélie,
Vous ne pensiez plus à moi.

Z E L I E.

Hélas ! Zélie
Ne frémissait que pour toi.

SCÈNE III.

ALAMIR, ZELIE, AZURINE.

A Z U R I N E.

COURAGE, mes enfans, disputez-
vous bien fort ;

J'aime mieux vous voir en querelle,

Que si vous étiez trop d'accord,

Ma peine étoit déjà mortelle.

120 L E B A I S E R ,

De vous savoir ensemble et loin de moi.
Alamir, dites-moi pourquoi
Vous avez fui loin de ma vue?

A L A M I R .

Pardonnez ; mais Phanor qui veut m'ô-
ter son cœur ,
Qui lui jure à ses pieds une éternelle
ardeur ,
C'est un spectacle qui me tue :
Non , je ne puis le soutenir.

A Z U R I N E .

Je conçois, mon cher fils, combien tu
dois souffrir.
Mais revenez tous deux ; je crains que
votre absence
Ne donne des soupçons au cruel en-
chanteur.

A L A M I R .

Défiez-vous plutôt de ma présence ,
Je n'étois déjà plus maître de ma fureur.
Retournez vers Phanor, et que votre
prudence
En m'éloignant de lui , prévienne mon
malheur ;

Laissez-moi

Laissez-moi dans ces lieux, ou craignez
pour ma vie.

A Z U R I N E.

Je vais donc emmener Zélie.

A L A M I R.

Oh ! non ma mère ; ou je vous suis :
Je ne la quitte plus, vous me l'avez
donnée.

A Z U R I N E.

Tu me fais trembler, mon cher fils.
Si vous me promettiez d'achever la
journée
Sans cesser de vous disputer...

Z E L I E.

Oh ! je vous le promets ; vous pouvez
nous quitter.

A Z U R I N E.

Hélas !

Z E L I E.

Fiez-vous à Zélie.

A Z U R I N E.

Allons, je vais retrouver le génie ;
Je vais tâcher, par mes adroits dis-
cours,

Tome II.

H

De lui dérober vos amours ,
 Et de tenir sa prudence endormie.
 Il faut , jusqu'à demain , éviter son
 courroux :

Mais , dans le péril qui nous presse ,
 J'attends bien moins de mon adresse
 Que de mon amitié pour vous.
 Tendre amié , viens , je t'appelle ,
 Inspire-moi dans ce dangereux jour ;
 Donne tout l'esprit de l'amour
 A la tendresse maternelle.

Adieu , mes chers enfans ; n'oubliez pas
 tous deux

Que mon sort dépendra de votre des-
 tinée.

Une mère est toujours la plus infortunée.
 Quand ses enfans sont malheureux.

(Elle sort.)



SCÈNE IV.

ALAMIR, ZÉLIE.

*(Ils restent quelque tems sans parler ;
Alamir dit ensuite à voix basse , et
sans regarder Zélie.)*

ALAMIR.

EN nous quittant , il semble que ma
mère

Redoute que votre colère

Ne s'appaise bientôt.

ZÉLIE.

Elle me connoît mal ;

Vos soupçons m'ont trop offensée.

(plus tendrement.)

Vous, qui lisez toujours si bien dans ma
pensée,

Avez-vous pu craindre un rival ?

ALAMIR.

Ecoutez-moi...

ZÉLIE.

Je ne veux rien entendre.

H 2

124 LE BAISER ,

A L A M I R .

Permettez-moi de me défendre.

Z E L I E .

Vos efforts seroient superflus ;

Vous avez douté de Zélie.

A L A M I R .

Mais daignez . . .

Z É L I E , *avec humeur.*

Ne me parlez plus :
L'oracle le défend , et moi je vous en
prie.

A L A M I R .

Hélas ! à peine l'hyménée
Nous rend époux , que nous voilà
brouillés.

Z E L I E .

C'est le plus sûr moyen de passer la
journée

Sans manquer au serment.

A L A M I R .

Puisque vous le voulez ,
Je conviens que j'ai tort ; mais vous se-
riez cruelle

Si vous me refusiez un pardon généreux :
N'avons nous pas assez, dans ce jour
dangereux ,
De la loi qui nous cause une gêne mor-
telle ?

Ah ! ce n'est qu'aux époux heureux
Qu'il est permis d'être en querelle.

Z E L I E.

Je n'écoute rien ; laissez-moi.

A L A M I R.

Mais enfin...

Z E L I E.

Vous doutez sans cesse de ma foi,
Et vous avez raison ; je deviens infidèle.
(*Il se fait un moment de silence , après
quoi Alamir commence le duo d'une
voix basse et timide.*)

D U O.

A L A M I R.

Quand un amant n'est point jaloux,
Il n'aime point d'amour extrême.

Z E L I E.

Quand un amant devient jaloux,
Il n'estime point ce qu'il aime.

A L A M I R.

Comment ?

Z E L I E.

Eh bien ?

A L A M I R.

Que dites-vous ?

Z E L I E.

Je ne dis rien.

A L A M I R.

Quand un amant n'est point jaloux,
Il n'aime point d'amour extrême.

Z E L I E.

Quand un amant devient jaloux,
Il n'estime point ce qu'il aime.

A L A M I R.

C'est une offense bien légère
Que le soupçon d'un tendre amant.

Z E L I E.

Sur-tout quand l'amant sait nous
plaire,
Notre courroux ne dure qu'un mo-
ment,

A L A M I R.

Est-il passé?

Z E L I E.

Mais je le croi.

A L A M I R.

Ah! tu diras donc comme moi?

Z E L I E.

Oui, oui, je dirai comme toi.

E N S E M B L E.

Quand un amant n'est point jaloux,

Il n'aime point d'amour extrême:

On craint toujours de perdre ce qu'on
aime;

Quand l'amour fait notre bien le plus
doux...

A L A M I R.

Veux-tu me pardonner tout ce que je
t'ai dit?

Z E L I E.

Tu n'as donc plus de jalousie,

Et la raison vient calmer ton esprit?

A L A M I R.

La raison! Hélas! mon amie,

128 LE B A I S E R ;

J'ai bien du malheur avec toi :
Nous disputons toute la vie ,
Et jamais la raison ne décide pour moi ;

Z E L I E .

Ton air humble et ta modestie
Seront d'inutiles détours.
Crois-moi , restons brouillés.

A L A M I R , *voulant baiser sa main.*

Le pourrais-tu , Zélie ?

Z E L I E .

Et l'oracle , Alamir !

A L A M I R , *s'éloignant précipitamment.*

Oh ! j'y pense toujours ,
Et sur tout à présent que ma mère est
sortie.

Voici l'instant de s'observer :

C'est sûrement pour m'éprouver
Qu'aujourd'hui tu parois mille fois plus
jolie.

Mais je veux oublier que j'ai reçu ta foi ,
Je ne veux plus parler ni m'occuper
de toi ;

Tu verras ma sagesse extrême ,

ZELIE.

Malgré tes projets, mon ami,
Je crains dans un moment de te revoir
le même.

Tiens, va t'asseoir là-bas ; je vais m'as-
seoir ici :

Nous causerons bien mieux.

*(Elle place deux fauteuils aux deux
extrémités du théâtre)*

ALAMIR, *s'asseyant.*

C'est pousser la prudence
Assurément bien loin : mais n'importe,
voyons ;

Tu n'as qu'à décider ce dont nous par-
lerons ,

Je veux au même point porter l'obéis-
sance.

ZELIE.

Mais nous pouvons parler de ce que tu
voudras ,

Pourvu que tu n'approches pas :

C'est la seule loi que j'impose.

H 5

130 L E B A I S E R ,
Si tu m'en crois pourtant , avant la fin
du jour

Nous ne parlerons pas d'amour.

A L A M I R .

Je le veux bien , soit , parlons d'autre
chose.

(Il se fait un long silence .)

J'écoute au moins.

Z E L I E .

Moi , mon ami , j'attends.

A L A M I R .

Mais je ne sais parler que de mes sen-
timens ,
Et tu ne le veux pas.

Z E L I E .

Je t'arrête bien vite.
Mon cher ami , laissons-là ce discours ,
Il pourroit finir mal ; nous pleurerions
ensuite :

Tâchons d'oublier nos amours.
Il faut chercher à nous distraire :
Seule avec toi , je crains également
Et de parler et de me taire.

Je vais chanter, tu m'as dit si souvent
 Que c'étoit par ma voix que j'avois su
 te plaire
 Écoute-moi.

A L A M I R.

T'entendrai-je d'ici ?

Z E L I E.

Oh ! n'approche pas, mon ami,
 Ou je vais retrouver ma mère.

A I R.

Le zéphir amoureux de la rose nouvelle
 Ne quitte plus cette charmante fleur ;
 Il vole sans cesse autour d'elle :
 Tant qu'il modère son ardeur ,
 La rose pour lui renouvelle
 Et son éclat et sa fraîcheur.

Mais s'il devient téméraire ,
 Et que , cédant à son transport ,
 Il agite la fleur légère ,
 Il l'effeuille, il cause sa mort.

A L A M I R.

J'entends bien la leçon ; mais je crois ,
 mon amie ,

132 LE B A I S E R ,

Que nous avons bien mal interprété
L'oracle que ma mère a tantôt rapporté.

» Un seul baiser pris à Zélie ,

» Suffit pour faire leur malheur ».

J'explique mieux que toi , dans le fond
de mon cœur ,

Cet oracle que je déteste.

Un baiser pris à toi nous seroit bien fu-
neste ;

Mais si tu le donnois , il porteroit bon-
heur.

(Il s'approche.)

Z E L I E.

Non , non , ce n'est pas là ce que nous
dit Birène ,

Moi , je l'entends tout autrement.

A L A M I R.

Mais je voudrois du moins que cette ma-
gicienne

Nous eût parlé plus clairement.

(Il s'approche.)

Z E L I E , à part.

Moi , je voudrois voir revenir ma
mère

ALAMIR, *toujours s'approchant.*

Que me dis-tu?

ZÉLIE.

Je dis que tu n'observes guère

Ni mes ordres ni ton serment.

ALAMIR *se recule brusquement.*

Qu'il eût pensé qu'un si doux hyménée

Me causeroit tant de tourment!

Jen'ai jamais trouvé si longue la journée.

(*Il se lève.*)

ZÉLIE.

Cependant je suis avec toi.

ALAMIR, *très-vivement.*

Non, ce n'est pas être avec moi.

Vous m'assignez loin de vous une
place;

Vous défendez, jusqu'à la fin du jour,

Que j'ose vous parler d'amour.

Eh! que veux-tu que je fasse?

Cruelle, réponds-moi, l'amour est mon
bonheur;

Il est mon bien, il est ma vie.

Je ne sais rien qu'aimer Zélie,

Je ne veux rien que posséder son cœur.

Me livrer tout entier à ma brûlante
ivresse,

Ne respirer qu'amour, ne sentir que ses
feux,

Ne voir que toi, te voir sans cesse,
Et toujours puiser dans tes yeux

Et mon honneur et ma tendresse,
C'est le plus cher, c'est le seul de
mes vœux,

Et tu voudrais me l'interdire....

Donne-moi plutôt le trépas.

(Il se met à ses genoux.)

Z É L I E, *émue.*

Mon ami... tu vois bien que tu n'es plus
là-bas.

A L A M I R.

Laisse-moi t'adorer; partage mon délire.

Eh! n'ai-je pas reçu ta foi?

Tu m'appartiens, je suis à toi :

J'ai tant de plaisir à te dire,

Tu m'appartiens, je suis à toi!

Deux amans, ma chère Zélie,

Qui ne sauroient rien que cela,

Auroient assez de ces mots-là,
Pour se parler toute la vie.

ZELIE, *troublée.*

Alamir...

A L A M I R.

Eh bien?

Z E L I E.

Quittons-nous.

A L A M I R.

Quoi ! tu voudrais ôter à mon ame
éperdue

Le seul plaisir permis, le bonheur de ta
vue ?

Eh ! que crains-tu ? Je suis tremblant à
tes genoux.

Z E L I E, *dans le dernier trouble, se
penche sur Alamir ; leurs visages
sont tout près de se toucher.*

Je crains ce langage si doux

Qui se fait toujours trop entendre ;

Ton air soumis, ta voix si tendre,

Tout avec toi m'inspire la frayeur.

Je n'ose respirer l'air que ta bouche en-
flamme ;

136 L E B A I S E R ,

Il porteroit jusqu'à mon ame

Tout le feu qui brûle ton cœur.

A L A M I R , *transporté.*

Ah ! ma Zélie....

(*Il l'embrasse ; Phanor et sa suite
paroissent.*)

S C E N E V.

ALAMIR , ZÉLIE , PHANOR , *suite*
de Phanor , AZURINE.

P H A N O R .

E L L E n'est plus à toi.

F I N A L E .

A L A M I R .

O ciel ! Zélie....

Z E L I E .

Cruel génie !

P H A N O R .

Elle n'est plus à toi.

Z E L I E .

A lui seul j'ai donné ma foi.

COMÉDIE. 137

ALAMIR.

Non, non, je ne la quitte pas.

PHANOR.

Crains ma vengeance.

ZELIE.

Je veux mourir entre ses bras.

PHANOR.

Vous êtes sous ma puissance.

AZURINE, *à son fils.*

Cédez, cédez à sa puissance,

N'irritez pas sa vengeance.

PHANOR.

Redoute un horrible trépas.

ALAMIR ET ZELIE.

Non, non : je ne te quitte pas.

Pour toujours nous sommes ensemble.

PHANOR.

Craignez qu'un horrible trépas

Pour jamais ne vous rassemble.

ALAMIR ET ZELIE.

Si nous devons mourir ensemble,

Nous demandons le trépas.

P H A N O R.

Non, non, il faut quitter Zélie.
Qu'on l'entraîne.

*(Les soldats de Phanor viennent pour
arracher Zélie à son amant.)*

A L A M I R.

Arrêtez... arrachez-moi la vie.
(Il tombe à genoux devant Phanor.)

Par pitié, privez-moi du jour ;
Un rival est toujours à craindre :
C'est dans mon sang qu'il faut éteindre
Votre colère et mon amour.
Arrachez-moi ma triste vie,
Je vous le demande à genoux.
M'enviez-vous le sort trop doux
De mourir aux pieds de Zélie ?

P H A N O R.

Non, tu vivras pour souffrir davantage,
Pour regretter Zélie et ton bonheur.

A L A M I R, *se relevant furieux.*

Eh bien ! crains ma fureur,
Crains l'excès de ma rage.
Je ne te quitte pas ;

J'obséderai tes pas.
 Je te dirai sans cesse ;
 J'eus toute sa tendresse ;
 Elle m'aima jusqu'au trépas,
 Elle m'aima jusqu'au trépas...
 Je saurai te forcer de m'arracher la vie.

P H A N O R.

(à ses soldats)

Un mot va me venger.... Qu'on enlève
 Zélie.

(Les soldats l'arrachent des mains d'Alamir, et l'emportent dans leurs bras.)

Z E L I E,

O ciel!

A L A M I R, au désespoir.

Je ne te quitte pas.

A Z U R I N E, le retenant.

Mon cher fils, arrêtez.

A L A M I R,

Je veux suivre ses pas.

P H A N O R,

Redoute un horrible trépas,

Z E L I E, de loin.

Adieu cher Alamir...

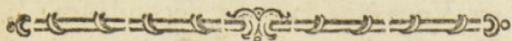
140 LE B A I S E R ,

A L A M I R .

Non , je cours au trépas.

*(Il s'échappe des bras de sa mère pour
suivre Phanor qui a disparu avec
Zélie ; Azurine cour après son fils.)*

Fin du second acte.



ACTE III.

Le théâtre représente un désert horrible ; au milieu , sur un roc aride et escarpé , s'élève une tour. On entend derrière la scène le bruit des soldats de Phanor : on les voit bientôt paroître avec Phanor et Zélie.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHANOR, ZÉLIE, *suite de Phanor.*

PHANOR, *à sa suite.*

ELOIGNEZ-VOUS.

(à Zélie.)

Écoutez-moi, Zélie.

Vous voici dans des lieux soumis à mon
pouvoir ;

Vous devez pour jamais renoncer à
l'espoir

De vivre dans votre patrie
Avec l'indigne objet qui vous tint sous
sa loi.

Vous êtes sous ma dépendance ;
 Dans l'univers entier, il n'est point de
 puissance
 Qui tentât seulement de vous ravir à moi.
 C'est à vous de juger s'il vous est né-
 cessaire

D'apaiser un maître en courroux ,
 De lui faire oublier l'amour d'un témé-
 raire ,
 Et l'affront qu'il reçut en soupirant pour
 vous.

Il est un seul moyen d'obtenir votre
 grace ;

Vous pouvez me fléchir.

Z E L I E .

Que faut-il que je fasse ?

P H A N O R .

Phanor cherche à vous pardonner ;
 Il veut finir votre esclavage.
 Oui, malgré vos mépris, et malgré vo-
 tre outrage ,

Je sens que vous devez régner
 Sur ce cœur qui vous aime encore ;
 J'en rougis, mais je vous adore :

Partagez mon amour, approuvez mon
ardeur,

Et des ces lieux vous êtes reine ;

Mes sujets, mon pouvoir, mes états,
ma grandeur,

Tout est à vous, et de ma souveraine

Rien ne pourra jamais altérer le bonheur.

Mais si, par un refus que je crois im-
possible,

Vous osez repousser mes bienfaits et
mon cœur,

Vous voyez cette tour, affreuse ; inac-
cessible,

Cette tour où jamais l'astre du jour
n'a lui.

Elle deviendrait aujourd'hui

Votre redoutable demeure.

Là, sans secours et sans appui,

Vous déploreriez à toute heure

Votre imprudence et votre amour.

Vous entendez l'arrêt que ma bouche
prononce ;

Vous choisirez, et me rendrez réponse.

(Il veut s'en aller, Zélie l'arrête.)

ZÉLIE.

Mon choix est fait.

PHANOR.

Eh bien?

ZÉLIE.

Qu'on me mène à la tour.

PHANOR.

Perfide, c'en est trop. Soldats, qu'on
me délivre

D'un objet odieux qui mérite la mort.
Pour la punir, je veux la laisser vivre :
Mais que dans cette tour elle achève son
sort.

(*Les soldats enferment Zélie dans la
tour.*)

A I R.

Devenons impitoyable,
Que rien n'arrête mes fureurs ;
Méritons la haine implacable
Que je trouve dans tous les cœurs.
Je lui soumettois mon empire ;
J'oublois mes transports jaloux ;
Je lui demandois à genoux

Les

Les loix qu'elle vouloit prescrire :
 Un coup d'œil, un tendre sourire
 M'alloit rendre facile et doux. . .

Devenons impitoyable ,
 Que rien n'arrête mes fureurs ;
 Méritons la haine implacable
 Que je trouve dans tous les cœurs.
 (*Il sort avec toute sa suite.*)

SCÈNE II.

BIRÈNE , AZURINE , ALAMIR.

AZURINE.

OU nous conduisez-vous, Birène,
 Vous qui, sensible à notre peine,
 Voulez changer notre sort malheureux?

ALAMIR.

Où sommes-nous ?

BIRÈNE.

Rassurez-vous tous deux :
 Nous ne sommes pas loin du séjour de
 Zélie.

A L A M I R .

Pourrai-je la revoir ?

B I R E N E .

Mon cher fils , le génie

Règne dans ce pays affreux ;

Un mot perdrait vous et votre maîtresse .

Peut-être pourrons-nous l'arracher de ses mains ,

A force de soins et d'adresse ;

Mais du secret dépendent mes desseins :

Soyez docile , et laissez-vous conduire .

Je ne veux point ici vous dire

Que vos chagrins et vos malheurs

Ne sont venus que par votre imprudence :

Je pardonne à l'amour ; je connois sa puissance ,

Et je sais que votre âge est le tems des erreurs ,

Comme le mien celui de l'indulgence .

A Z U R I N E .

Vous voyez ce qu'un fils nous coûte de soupirs .

Toujours tremblantes, incertaines,
 Nous ignorons tous ses plaisirs,
 Et nous sentons toutes ses peines.

B I R E N E.

Ici, mon art feroit un inutile effort;
 Je ne peux réussir qu'en abusant Phanor,
 J'ai des droits à sa confiance;
 C'est moi qui lui montrai cet art si dan-
 gereux

De commander à la nature entière:
 Et le cruel, emploie au malheur de la
 terre

L'art que je lui donnai pour faire des
 heureux!

Cela seul me rendoit sa secrète ennemie.
 Je cherche à me venger à vous rendant
 Zélie;

Et je satisferai votre cœur et le mien,
 En trouvant à la fois la douceur infinie
 De punir un ingrat et de faire du bien.

A L A M I R.

Je vous devrai plus que la vie.

B I R E N E, *lui montrant la tour,*
 Regardez, et voyez la prison de Zélie.

148 LE B A I S E R ,

A L A M I R .

Que dites-vous ?

B I R È N E .

C'est là que le cruel Phanor...

A L A M I R , *courant vers la tour.*

Non, je ne puis contenir mon transport :

Je veux la voir , je veux du moins
l'entendre ,

Lui parler...

A Z U R I N E .

Mon cher fils , qu'osez-vous
entreprendre ?

B I R È N E .

Jeune imprudent , écoutez-moi :

Veux-tu perdre à la fois et Zélie et ta
mère ?

Veux-tu les voir mourir pour toi ?
Si de Phanor tu braves la colère ,
Tremble du moins pour ceux que tu
chéris ;

Seconde mieux les projets de Birène.
Pour te rendre l'objet dont ton cœur est
épris ,

Dans ces lieux ma science est vaine.
Sais-tu quel talisman s'oppose à mon effort ?

Tant que de cette tour je n'aurai point
l'entrée,

Je ne peux rien contre Phanor ;
Mais ta Zélie est délivrée

Si je pénètre un moment dans la tour.

A L A M I R.

Ah ! ne l'espérez point ; éveillé par l'a-
mour,

Phanor garde trop bien l'objet de sa
tendresse.

Moins il en est aimé, plus son œil vigilant
Sur son trésor doit être ouvert sans
cesse.

Un amant malheureux n'est jamais im-
prudent.

B I R E N E.

J'espère cependant confondre sa pru-
dence.

Jetel'ai dit, l'ingrata reçu mes bienfaits,
Et ne sait pas à quel point je le hais :

150 L E B A I S E R ,

Mes discours obtiendront bientôt sa
confiance.

Pour mieux confirmer son erreur,
Je parlerai de toi comme ton ennemie ;
En un mot , je dirai , pour délivrer Zélie,
Tout ce qu'à mon esprit pourra dicter
mon cœur.

Mais dans ces lieux Phanor peut nous
surprendre :

Retirez-vous , sans trop vous écarter ;
Et malgré les discours que vous pourrez
entendre ,

Rien ne doit vous inquiéter.

A Z U R I N E .

Je ne vous parle pas de la reconnoissance,
Que nous devons à vos soins généreux.

B I R E N E .

Vous ne m'en devez point ; je contente
mes vœux :

Le plaisir d'un bienfait en est la ré-
compense.



SCÈNE III.

BIRÈNE, *seule.*

AMOUR, toi qui formas un si tendre
lien,

Tu dois seconder mon adresse :

Je veux de deux époux couronner la
tendresse.

Amour, tu dois m'aider à te rendre ton
bien.

Voici Phanor.

SCÈNE IV.

PHANOR, BIRENE.

PHANOR.

EST-CE donc vous, Birène?

Mes yeux ne me trompent-ils pas?

BIRENE.

L'ardeur de vous servir conduit ici
mes pas.

Je n'ai point regret à ma peine,
 Si vous me revoyez avec quelque plaisir,
 Si vous daignez sur-tout vous souvenir
 Que j'instruisis votre jeunesse
 A commander aux élémens.
 Vous l'avez oublié, seigneur, depuis
 long-tems :

Un des malheurs de la vieillesse,
 C'est de voir les amis fuir avec les beaux
 ans.

P H A N O R .

Vous m'outragez. Ah ! gardez-vous
 de croire
 Que vos bienfaits et ce que je vous dois
 Sortent jamais de ma mémoire.

B I R E N E .

Je le désire, et je le crois :
 Mon amitié du moins ne s'est pas af-
 foiblie.

J'ai su que la belle Zélie
 Vous dédaignoit pour un autre vain-
 queur ;

Et je viens vous offrir, seigneur,

De réunir mon art avec votre science
 Pour amener cet insensible cœur
 A reconnoître enfin votre puissance.

PHANOR.

Il est vrai, j'aime; et l'objet de mes
 feux

A méprisé mes soupirs et mes vœux.

Mais j'en saurai tirer vengeance :

Zélie est prisonnière en cette horrible
 tour;

Elle ne reverra le jour

Qu'en réparant, par son obéissance,

L'outrage fait à mon amour.

BIRENE.

Pensez-vous que la violence

Soit un moyen de la fléchir?

Non, non, seigneur; en vous faisant
 haïr,

Vous prolongez sa résistance :

En vain vous la faites souffrir,

L'amour soutiendra son courage;

Elle chérira davantage

L'amant que l'on veut lui ravir.

Tous vos efforts tournent contre vous-même :

Vous avez beau défendre au jour
De pénétrer dans cette obscure tour ,
L'objet de son amour extrême
N'en est pas moins devant ses yeux.
Le cœur n'a pas besoin de la clarté des
cieux ,
Pour voir toujours celui qu'il aime.

P H A N O R .

Mais je suis sûr du moins qu'aux yeux
de son amant
Pour jamais j'ai su la soustraire.

B I R E N E .

Je le crois ; cependant l'amour est téméraire ,
Et vous devez trembler à chaque instant.

D U O .

B I R E N E .

Je suis vieille , et je suis femme ;
Croyez que le tems nous instruit.

COMÉDIE. 155

PHANOR.

Je suis jaloux; et l'ardeur qui m'en-
flamme,

Jointe à mon pouvoir, me suffit.

BIRENE.

De l'amour j'ai connu la flamme;
Je sais combien elle donne d'esprit.

PHANOR.

Vous savez que par ma puissance
Je règne sur les élémens;
L'enfer obéit en silence
A mes moindres commandemens.

BIRENE.

Je partage votre puissance,
Je règne sur les élémens;
L'enfer obéit en silence
A mes moindres commandemens.

PHANOR.

Tout est soumis à mon empire.

BIRENE.

Tout est soumis à notre empire.
Eh bien...

P H A N O R.

Eh bien ?

B I R E N E.

Deux enfans amoureux,
 Pour peu que l'amour les inspire,
 Sont plus habiles que nous deux.

P H A N O R.

Non, non, deux enfans amoureux
 Ne renversent point un empire.

B I R E N E.

Oui, oui, deux enfans amoureux
 Sont plus habiles que nous deux.

P H A N O R.

Je dois tout confier à votre zèle extrême.
 Apprenez un secret qui doit vous rassurer :

Nul mortel dans la tour ne peut jamais entrer,

S'il n'est introduit par moi-même.

B I R E N E.

Eh quoi ! vous seul pouvez ouvrir....

P H A N O R.

Moi seul. Je ne crains rien.

BIRENE.

BIRENE.

Et vous devez frémir,

PHANOR.

Comment ?

BIRENE.

En arrivant dans ces lieux, tout-à-
l'heure,

J'ai découvert un jeune homme bien fait,
Qui mesuroit, d'un coup-d'œil inquiet,
La hauteur de cette demeure.

PHANOR.

De cette tour ?

BIRENE.

Oui, seigneur, je l'ai vu ;

Il tenoit dans ses mains une flèche bril-
lante,

Et son arc à ses pieds étoit déjà tendu :
Sa marche paroissoit incertaine et trem-
blante ;

Il évitoit d'être apperçu,

Et des pleurs baignoient sa paupière.

Enfin, se croyant seul, il tire de son
sein

Un billet qu'il attache à sa flèche légère ;
Il couvre de baisers cette lettre si chère,

Puisil reprend son arc, et, d'une adroite
main,
Ily pose ce trait, sa dernière espérance ;
Lève les yeux, et vise au plus haut de
la tour,

Pour y lancer la lettre de l'amour.

La flèche alloit voler... j'ai paru : ma
présence

A fait fuir le timide amant ;
Et le malheureux, en fuyant,
A laissé tomber cette lettre.

P H A N O R.

Et vous l'avez ?

B I R E N E.

Je vais vous la remettre.

Lisez, seigneur.

(Elle lui donne une lettre.)

P H A N O R, lit.

» O ma chère Zélie !

» Sois fidèle à ton Alamir.

» J'ai trouvé des amis qui bravent le
génie :

» Je cours te venger ou mourir ».

B I R E N E.

Ce billet seul eût empêché Zélie

D'écouter jamais votre amour.

Pour ne rien hasarder, faites garder la
tour.

C'est sans doute Alamir, dont la main
ennemie

Portoit ici ce billet odieux ;

Il ne peut pas encore être loin de ces
lieux :

Courez, volez à sa poursuite ;

Devenez de ses jours l'arbitre souverain,

Et vous aurez alors un ôtage certain

Qui répond des projets que votre cœur
médite.

PHANOR.

Ciel ! les momens sont chers... J'em-
brasse votre avis :

Mais vous seule pouvez assurer ma ven-
geance ;

Tandis que je poursuis le rival qui m'of-
fense,

Veillez dans cette tour contre mes en-
nemis.

Puis-je espérer de l'amitié fidèle

Qui nous unit, ce service important ?

160 LE B A I S E R ,

B I R E N E .

Ouvrez-la moi, seigneur, et comptez
sur mon zèle.

PHANOR, *allant ouvrir la tour.*

Que ne vous dois-je pas !

B I R E N E .

Nous n'avons qu'un instant ;

(la porte s'ouvre.)

Hâtez-vous. Il suffit ; le reste est mon
ouvrage.

P H A N O R .

Je vais rassembler mes soldats ;

Je me mets à leur tête, et je cours sur
les pas

Du téméraire qui m'outrage.

B I R E N E .

Voilà le chemin qu'il a pris.

*(Elle lui montre le côté opposé à celui
où sont Alamir et Azurine.)*

S C È N E V .

BIRENE, AZURINE, ALAMIR.

B I R E N E .

A C C O U R E Z , Azurine, accourez, mon
cher fils ;

J'ai trompé le cruel génie.

A Z U R I N E.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi!...

B I R E N E.

Viens avec moi délivrer ta Zélie.

A L A M I R.

Eh! quel bonheur....

B I R E N E.

Tu sauras tout, suis-moi.

*(Ils entrent tous trois dans la tour ;
aussi-tôt l'on entend derrière la scène
les soldats de Phanor, qui paroissent
avec lui et remplissent le théâtre.)*

S C E N E V I.

P H A N O R, LES SOLDATS.

C H O E U R D E S S O L D A T S.

V E N G E A N C E ! vengeance !

Point de clémence ;

Que le traître expire à vos yeux.

P H A N O R.

Cherchez l'ennemi qui m'offense ,

Parcourez ces déserts affreux,

SOLDATS.

Parcourons ces déserts affreux.

Tremble, tremble, malheureux ;

Tu n'échapperas pas à notre vigilance,

Vengeance ! vengeance !

Que le trépas expire à vos yeux.

(Le tonnerre gronde, la foudre tombe sur la tour qui s'écroule. Birene, au milieu des éclairs, paroit debout sur les ruines de la tour.)

SCENE V.

PHANOR, BIRENE, SOLDATS.

BIRENE.

PHANOR, je t'ai vaincu dans ta propre science ;

Toi-même as remis dans mes mains

Le talisman de tes destins :

Je l'ai brisé, j'ai sauvé l'innocence.

PHANOR.

Tu me braves, perfide, après m'avoir trahi :

Mais redoute encor ma colère ;

Je te voue à jamais une immortelle
guerre,

Tu trouveras en moi par-tout un ennemi.
C'est en vain que je perds mon pouvoir,
mon empire;

Pour me venger de toi, ma rage doit
suffire :

Quel que soit le bonheur qui t'accompagne
ici,

Tremble tant que Phanor respire.

(Il sort avec toute sa suite.)

B I R È N E.

Va, je redoute peu ta colère inutile;
Je défends les époux dont tu fis le mal-
heur :

Je vais pour eux enchanter cet asyle,
Et les mettre à l'abri de ta vaine fureur.

(Birène, d'un coup de baguette, change ce désert horrible en un bocage délicieux. Tous les arbres sont des palmiers qui se tiennent par des guirlandes de fleurs, et conduisent à un kiosque charmant, sous lequel Azarine, Alamir et Zélie sont sur

*un trône superbe , entourés de toute
la cour d'Azurine. Dès qu'ils ap-
perçoivent Birène, ils courent à elle,
et la musique commence.)*

S C E N E V I I I.
AZURINE, BIRENE, ZÉLIE,
A L A M I R, *suite d'Azurine.*

F I N A L E.

(Tout le monde chante à Birène.

V O U S avez sauvé deux amans ,
Leur cœur est votre récompense ;
Souffrez que leur reconnoissance
Éclatte dans ces doux momens.

B I R E N E.

C'est moi qui vous dois , mes enfans ;
En couronnant votre constance ,
Je crois retrouver mon printems :
Faire du bien dans ses vieux ans,
C'est prolonger son existence.

*(L'on danse , et les deux amans con-
duisent Birène vers le trône , où ils
la font asseoir ; la toile tombe.)*

F I N.